

Charles-André Steiner

Rencontres enflammées  
*Huit nouvelles insolites*



ÉDITIONS  
CABÉDITA  
2016

Couverture : © Fotolia, Paris

© 2016. Éditions Cabédita, route des Montagnes 13 – CH-1145 Bière  
BP 9, F-01220 Divonne-les-Bains  
Internet : [www.cabedita.ch](http://www.cabedita.ch)

ISBN 978-2-88295-769-6

## Sylvain

Le bistrot s'appelle, allez savoir pourquoi, «Au Moléson»... Drôle de nom, pour un café éloigné de – si je ne me trompe pas – près de cent vingt kilomètres de la Gruyère ! Pour un café planté dans une ville presque plate, dans un paysage où les seules montagnes sont des collines arrondies qui ne dépassent pas sept cents mètres d'altitude.

D'accord, la décoration du local cherche à évoquer un chalet d'alpage fribourgeois. Parois boisées, mobilier rustique, avec les inévitables chaises de bois dont le dossier festonné s'orne d'un cœur découpé. Avec des crânes cornus de chamois accrochés aux murs, avec un aigle empaillé, les ailes déployées au-dessus du comptoir. Moi je la trouve laide et quelconque, cette décoration. Disons que je la trouve de très mauvais goût. Si le patron était Fribourgeois, je comprendrais peut-être ! Mais non, même pas, il a un gros accent vaudois qui m'écorche les oreilles. Il est arrivé je ne sais ni d'où ni pourquoi chez nous pour y ouvrir son bistrot, il y a bien vingt ans, dit-on... et n'a pas perdu son parler cantonal.

Je ne l'ai jamais vu le Moléson, je veux dire la montagne. Je ne sais pas à quoi il ressemble. Je sais tout juste que c'est une montagne quelque part en Gruyère. Haute ? Mystère ! Je n'y suis jamais allé, en Gruyère, je ne saurais qu'avec peine la placer sur une carte de géographie de la Suisse. Je connais son nom à cause du fromage, c'est tout.

Le bistrot porte donc le nom de cette fameuse montagne. J'y travaille depuis deux ans, comme serveur. On ne dit pas chez nous garçon de café, c'est dommage, j'aime bien cette expres-

sion. Pas facile de me faire engager. Le patron avait publié une offre d'emploi dans le journal local. Je me présentai, il ne voulait pas croire que j'étais Suisse. Je dus lui montrer mon passeport, il le regarda pendant au moins deux minutes. Il finit par me dire :

– Bon, d'accord vous êtes Suisse. On ne le dirait pas. Vous n'avez pas le teint laiteux des Fribourgeois. Je vous prends à l'essai, je n'ai pas d'autre intéressé, il n'y a que vous à avoir répondu à ma petite annonce. Avec votre allure, vous ne faites pas Gruyérien mais tant pis, j'ai besoin d'un serveur. Vous commencez demain après-midi à cinq heures. Vous y connaissez quelque chose, au service ? On verra comment vous vous débrouillez. Un mois d'essai et je vous engage définitivement si je suis content de vous.

Je mentis, je dis oui, j'affirmai avoir déjà travaillé dans un café. Je mentis parce que le discours du bonhomme me fâchait. Il m'engageait faute d'autre candidat, je n'ai pourtant pas mauvaise façon ou l'air drogué ! Il me prenait pour qui, il me jugeait sur la mine, ce salaud. Mais bon, j'avais besoin d'un travail, besoin d'un salaire. Je fermai ma grande gueule et je dis merci.

Heureusement il ne me demanda pas de montrer des certificats ou des diplômes, je n'en ai pas. Je n'ai pas de métier. Après l'école, que je terminai honorablement sans être exceptionnellement bon élève, je cherchai une place d'apprentissage. Je rêvais de devenir mécano sur voiture, j'aime les bagnoles. Mais voilà, aucun garagiste ne voulut me prendre comme apprenti. Ils me convoquaient pour un entretien d'embauche éventuelle, puis ils trouvaient des excuses bidon pour me dire non. Je gagnais quelques sous à coups de petits boulots, de remplacements. Je travaillais à gauche et à droite. Des emplois temporaires, pénibles, mal payés. Trois mois à pousser une brouette sur un chantier, six semaines manutentionnaire dans une usine...

J'en avais marre de bosser comme ça, de chômer entre deux, de recevoir l'argent et les bons conseils du préposé aux œuvres sociales. Marre de glander, d'écrire des lettres de candidature bidon pour n'importe quel boulot qui ne m'intéressait pas, juste



0 50 100 200 km  
V de Lambert  
Densité modifications topographiques et politiques : voir page XII  
Longitude Est 20 de Greenwich 30 40 50 60 70 80 90  
N 10 20 30 40 50 60 70 80 90

pour garder mon droit aux allocations de chômage. Marre de me demander chaque matin à quoi j'allais perdre ma journée. Six ans que ça durait, je voulais travailler, gagner ma vie, trouver un emploi stable, enfin. Alors, entre autres petites annonces je répondis un jour à celle du « Moléson ».

Il est content de moi, le patron, je crois. Je me débrouille bien, je suis assez habile de mes mains et pas trop bête. Ce n'est pas si compliqué de servir des cafés et des bières. La clientèle ne me reproche pas mon air étranger. Les habitués fréquentent toujours le café, aucun ne va boire sa bière ailleurs parce que je travaille au « Moléson ». Le patron ne reparla jamais de période d'essai, il m'engagea tacitement. Il ne dit jamais qu'il est content de moi. Il doit bien être satisfait de mes services, puisqu'il me paie et n'envisage pas de me licencier. Moi, j'aime ce boulot. Et je crois que les clients m'aiment bien.

Les clients, parlons-en ! Je déteste les bonnes femmes du matin. Elles viennent prendre un café. Elles le commandent en chuchotant, avec des mines de conspiratrices et des clins d'œil :

– Sylvain, mon chou, mon petit café, s'il vous plaît, avec la meringue et crème habituelles. Soyez gentil, ne dites pas à mon mari, quand il viendra boire sa bière, que j'ai mangé une douceur ! Il va me reprocher d'avoir encore grossi...

Qu'est-ce qu'elle imagine, la rombière, que je connais son mari ? Que parmi tous les mecs qui viennent prendre un verre après le boulot je sais lequel a la malchance d'être marié à cette...

Une autre veut une infusion de tilleul, « pas trop chaude, comme d'habitude, n'est-ce pas mon petit Sylvain... »

Il me faut me souvenir de toutes ces petites habitudes, ces petites exigences. Je les hais, ces bonnes femmes obèses et leurs fausses fourrures synthétiques, leurs sourires de faux-culs, leurs maquillages trop chargés, leurs longs ongles peints. Et leurs petits chiens, gros comme des chats mais agressifs comme des hyènes. Nippés comme des bébés, petits manteaux et colliers à la mode. De sales cabots qui vous pisseraient sûrement avec plaisir

sur le pantalon si les mémères les posaient par terre plutôt que sur leurs genoux. Des sales bêtes qui insultent chaque client qui entre dans le café avec leurs petites voix de roquets.

En milieu de matinée arrivent les employés et les ouvriers des bureaux et des ateliers du quartier. Ils profitent de leur pause, vers les dix heures, pour s'envoyer un café et un sandwich. Les hommes consomment debout, accoudés au bar, ils causent football. Les femmes prennent le temps de s'asseoir à sept ou huit autour de la même table, ce qui complique le service. Je fais terriblement attention, avec mes plateaux surchargés, pour ne pas renverser un café ou une eau minérale dans le dos d'une cliente ou le décolleté d'une autre. Ça ne m'est jamais arrivé, mais j'y pense tout le temps !

Je les aime bien, ces clients-là. Ils sont simples, sans chichis. Ils laissent chaque jour un petit pourboire. Avec eux j'échange quelques plaisanteries en passant devant les tables. Ce sont presque des amis, même si je ne sais rien d'eux ou seulement le peu que j'apprends par leurs conversations.

Et puis... Et puis, jusqu'au mois passé, chaque matin à dix heures et quart, Pilar entrait au « Moléson » !

Pilar ! Elle fréquentait le café depuis trois mois. Ce n'était pas une fille, c'était un rayon de soleil. Non, c'est une banalité de dire ça. Elle était plus que le soleil tout entier ! Vingt ans, la joie de vivre faite femme. J'en tombai raide amoureux en quelques jours. Je ne vivais plus que pour attendre les dix heures et quart du matin et la voir arriver avec deux collègues de travail. Elles s'installaient à la petite table ronde, dans le coin près de la fenêtre. Elles demandaient un café au lait et un croissant. Elles papotaient, elles faisaient de grands gestes, elles riaient fort.

Moi j'apportais la commande en y mettant toute la lenteur possible quand je posais avec un grand sourire leurs consommations sur la table. Elles avaient toujours un mot drôle et gentil pour moi.

Petit à petit j'appris en écoutant ces dames que Pilar était de famille espagnole. Je ne pensais pas, en l'entendant parler, que le français n'était pas sa langue maternelle. Elle le parlait parfaitement. Mais ce petit accent si charmant ne pouvait venir que du sud. J'aurais dû m'en douter !

Pilar n'était pas une belle fille, pas vraiment. Elle ne ressemblait pas du tout à ces femmes parfaites qui se vautrent sur la couverture des magazines féminins que le patron met à disposition des dames dans le porte-journaux. Je trouvais qu'elle ressemblait à une danseuse de flamenco. Noire d'yeux et de cheveux, basanée de peau, les seins petits et haut placés. Avec quand elle ne riait pas quelque chose de sévère dans le visage. Oui, c'est à une danseuse de flamenco qu'elle me faisait penser.

Un jour je lui dis :

– Madame Pilar, vous ressemblez terriblement à une Andalouse. Savez-vous danser le flamenco ? Êtes-vous de là-bas ?

Elle éclata d'un rire joyeux.

– Sylvain, je dois vous faire un aveu : je suis Espagnole de nationalité, c'est vrai. Mais je suis née en Suisse, j'y ai suivi l'école et fait mon apprentissage. Je ne connais de l'Espagne que le petit village près de Bilbao où vivent mes grands-parents. J'y passe dix jours tous les deux ans, pas plus. Je parle beaucoup mieux le français que l'espagnol, on parle français à la maison depuis que j'ai commencé de fréquenter le jardin d'enfants. Sûrement que vous connaissez mon pays d'origine mieux que moi. Tous les Suisses le visitent chaque été, non ?

Elle avait raison. Je connais mieux l'Espagne, où je suis allé souvent en vacances avec mes parents, que mon propre pays ! Au point de situer parfaitement Séville ou Tarragone, mais de ne pas savoir où se nichent la Gruyère et le Moléson !

Chaque matin on échangeait ainsi quelques mots. Chaque matin j'étais ému aux larmes dès que Pilar arrivait. Je me donnais un mal de chien pour assurer le service et contenter les autres clients, je ne voyais qu'elle, je n'entendais que sa voix et son rire.

Je pensais tout le temps à cette femme, que je surnommais « mon Espagnole ». J'en rêvais pendant la nuit. Je me torturais pour savoir comment parler à Pilar, comment arriver à lui dire ce que je ressentais sans la blesser, sans qu'elle se moque de moi. Je me faisais du cinéma dans la tête, je m'entendais lui dire :

– Madame Pilar, je vous aime depuis des semaines, je ne pense qu'à vous, j'en dors mal et quand je dors je rêve de vous...

Et le cinéma continuait, j'imaginai Pilar me tomber dans les bras en disant :

– Moi aussi je vous aime depuis que je vous connais, monsieur Sylvain...

Mais ce n'était qu'un rêve éveillé, ce n'était – et l'expression est ici bien à sa place – que château en Espagne ! Je ne pourrais jamais le dire, ce « je vous aime ». Si elle l'entendait, Pilar partirait d'un de ces éclats de rire qui me font tellement chaud au cœur, mais qui cette fois-là me le mettrait en morceaux. Elle secouerait la tête et me traiterait de fou, peut-être qu'elle se fâcherait.

Un jour, pourtant, j'ai presque osé. Pilar me faisait en riant des compliments sur mon service. Elle dit tout à coup que j'étais sympathique et séduisant. J'attrapai la balle au bond :

– Madame Pilar, vous êtes si gentille avec moi que je commence de tomber amoureux de vous !

Elle ne rit pas, elle ne se fâcha pas. Elle eut plutôt l'air gêné, elle me regarda pendant vingt longues secondes, le visage sérieux.

– Sylvain ! Vous me surprenez ! Je... Je ne sais quoi vous répondre... je suis étonnée...

Elle ne paraissait pas contente, elle ne paraissait surtout pas amoureuse ! J'avais gaffé, une grosse erreur, c'était sûr, c'était certain. J'aurais dû tenir ma langue. Je le compris dès le lendemain. Pilar ni ses collègues ne revinrent plus au « Moléson » prendre leur café de dix heures...

Ce soir-là, je me plantai devant mon miroir. Chaque fois que m'arrivent des ennuis ou un crève-cœur, je me regarde dans les yeux et je sais pourquoi rien ne va comme je le souhaite... Il me suffit de voir ma gueule !

Je regardai mon reflet, je compris mon erreur, je compris la gêne de Pilar. Je voyais en face de moi un jeune homme assez laid, le front déjà un peu dégarni. Noir de peau, les cheveux crépus, le nez camus, le sourire franc, la parfaite caricature du « brave nègre aux dents blanches ». Je ressemblais au petit Africain assis sur la tirelire de la collecte à l'église, sauf que je ne hochais pas la tête pour dire merci. Sauf que lui ne portait pas d'horribles lunettes aux verres incroyablement épais, il ne lou-chait pas, il n'était pas myope...

Oui, je suis Africain pour mon malheur. Au Sénégal, sûrement, je serais mort. Avec le handicap visuel dont je suis atteint, on m'avait abandonné dans un quelconque orphelinat de brousse. Heureusement, un couple venu de Suisse m'adopta, j'étais âgé d'à peine six mois. De ma mère, de mon père, du Sénégal où je suis né je ne sais rien. Je n'ai évidemment aucun souvenir d'eux. Je ne connais même pas le nom qu'on m'avait donné là-bas... Rien ne me rattache à l'Afrique sinon ma peau noire et mes cheveux frisés.

Je faisais, paraît-il, le bonheur de mes parents adoptifs. La famille, les amis le disaient, d'ailleurs :

– Le beau petit garçon ! Si gentil, et quel beau sourire ! Il doit vous combler de joie, heureux parents !

Mais personne ne me demandait, à moi, si j'étais content de vivre ici, au milieu de ces gens qui ne me ressemblaient en rien. Ça allait de soi que j'avais une chance immense d'avoir été adopté malgré mon handicap, d'avoir trouvé une maman et un papa si gentils, de grandir en Suisse plutôt que dans la saleté et la pauvreté de l'Afrique. Je pouvais être content de manger chaque jour à ma faim, j'avais le bonheur de ne pas connaître la misère ou la guerre, j'avais la joie d'aller à l'école...

En m'adoptant, évidemment, on me sauva la vie. Mais...  
Mais si j'étais heureux de vivre ici, non, personne ne me le  
demanda. Jamais.

Cette nouvelle a reçu le premier prix ex aequo du concours d'écriture de Gruyères 2014 (catégorie 61 ans et plus) et a été publiée par les Éditions de l'Hèbe dans le recueil des textes lauréats (juillet 2014).

## Des noces d'argent en quelque sorte

Putain de boîte!

Le repas de fin d'année réunit tous les ouvriers de l'usine. Impossible d'y couper, mais personne n'aime cette soirée-cadeau de la direction. Habitude et traditions. Réfectoire décoré, sapin de Noël, musique... Sans leurs blouses grises, on dirait les ouvriers en congé ou en grève. Une petite crispation flotte dans la salle, elle ne disparaîtra qu'au moment du bal. La musique, la bière et surtout le départ faussement discret du patron rendront à chacun son naturel, la fête démarrera enfin.

Le patron se lève, frappe un verre vide du manche d'une fourchette. Le discours aussi, c'est habitude et tradition...

Son père m'engagea voilà quarante ans. Le fils, alors même pas né, aujourd'hui patron dirige l'usine comme le gamin qu'il est resté, gamin qui ne termina même pas ses études commerciales. Il ne connaît rien à l'horlogerie, il commande. Pas étonnant que la boîte frise la catastrophe!

Au fond de la salle, Filou se marre. Elle approche de la soixantaine, on ne le dirait pas. Je la trouve toujours aussi séduisante, maintenant grise autant qu'elle fut blonde. Ses yeux verts s'encadrent de juste ce qu'il faut de rides qu'elle cache derrière des branches de lunettes un peu larges. Pas un kilo de plus qu'à ses vingt ans, à peine une ombre de double menton, le ventre qui tend un peu le tissu de la jupe. Revenue par hasard à l'usine cet automne, veuve de quelques mois, ses enfants dispersés, histoire de travailler un peu. Se remettre à son métier, non. Après si longtemps elle ne savait plus, elle cherchait un petit boulot comme aide de bureau. La voir ce soir me pince le cœur, je me promets de l'inviter à danser tout à l'heure.

# Table des matières

SYLVAIN.....	7
DES NOCES D'ARGENT EN QUELQUE SORTE.....	17
UNE RENCONTRE.....	33
MADAME JEANNETTE.....	47
L'INCENDIAIRE.....	59
AVEC OU SANS SURSIS.....	73
LA CHEVROLET JAUNE.....	85
L'ANNONCE FAITE À JOSEPH.....	97
TABLE DES MATIÈRES.....	109